



Boire le
.....
lait des
.....
froids
.....
bétons

1

NOUVELLES + COURTES ET MICROFICTIONS





FRIGO

Après ces émotions tu te sens toujours un peu vide. Tu ne sais pas si tu as faim, soif, ou sommeil. Tu t'assoies sur une chaise et tu regardes autour de toi dans la pièce qui sert aussi bien à faire à manger qu'à travailler sur une table. Ta cuisine ressemble à toutes les cuisines que tu as connues. Seul le frigo aujourd'hui a quelque chose d'inhabituel. C'est ton frigo, le même qu'hier et avant-hier, mais sans doute ton regard s'est un peu modifié sous l'effet du stress, que tu évacues encore péniblement. Ce frigo, à la différence des autres meubles et objets qui composent une tapisserie fonctionnelle, il ne te semble plus aussi familier qu'avant. Comme si la présence du meuble disproportionné, un peu grotesque par ses dimensions dans un appartement trop petit, était le témoin d'une intention extérieure, d'une volonté artificielle. Tu dois avoir l'estomac trop vide pour penser normalement. Tu te lèves,

ouvres ce frigo. Il est vide. Ça tombe bien les frigos pleins t'angoissent. Vide à l'exception d'un yaourt, tout seul sur les barres portantes à mi-hauteur. Tu attrapes ce yaourt, et cherche par réflexe de survie la date de péremption, mais ce que tu découvres, c'est autre chose. L'étiquette autour du petit pot est ornée seulement d'un jeu à gratter. Comme les jeux dans les bureaux de tabac, qui promettent des gains, des cadeaux. Rectangle recouvert d'une fine couche argentée, qu'on gratte avec les ongles ou la tranche d'une pièce.

D'habitude ce genre d'arnaque te laisse indifférent·e.

—

LOYER

ZAC

TÔLE ONDULÉE

COMMERCE DE PROXIMITÉ

Magie française

« Apprendre la magie en France est plus difficile qu'ailleurs » elle m'a dit, « parce que la matérialité de ton environnement reste enchevêtrée dans un ennui structurel très particulier. »

Elle me regardait droit dans les yeux, debout dans un recoin escarpé qui sentait la pisse séchée, entre le mur extérieur d'un hôtel et la palissade. Sur le moment j'avais trouvé ça étonnant qu'elle me regarde de façon aussi sincère, comme si on se connaissait vraiment. Ou alors c'était juste une technique de persuasion bien rodée.

« Tu dois faire un peu de sociologie sauvage si tu veux comprendre, progresser. La magie c'est politique. » Elle avait encore jeté un regard attentif vers le boulevard où passent les taxis, puis en revenant dans mes yeux elle avait ajouté : « D'ailleurs on ne dit plus magie, c'est fini, ça ne veut rien dire. On dit causalité. »

Murailles de baies vitrées. Le temps pleut sur nos vies candidates. À ce rendez-vous annoncé j'attendais toujours un basculement vers le mode entretien d'embauche.

%

On ne s'est pas approché·es trop près de l'entrée Est, « Il faut rester discrète » elle m'a dit. Du côté opposé de l'avenue, derrière un abri polycarbonate, on pouvait observer le flux qui entre et qui sort de la grande gare. Bousculades, un souffle ininterrompu.

« On sent bien comme c'est chargé ici. Tout le monde peut sentir la confluence. »

Elle me parle en contemplant dans la distance cette caverne inondée par une foule en voyage, absorbée par la vision.

Ses yeux sont revenus sur moi : « Tu veux apprendre ? » J'ai dit oui. Elle m'a souhaité bon courage.

5

%

Sous les colonnes à l'intérieur, la foule s'est tarie entre les horaires. Reflets vitrés des marchandises. Air chaud au visage senteur brioche. Je ne sais pas quoi chercher, ni où.

Un mec distribue de la pub.

À mon passage il souffle quelque chose, sans me regarder. Je ne comprends pas tout de suite, mon réflexe d'évitement a pris le dessus. Quelques mètres plus loin je ralentis le pas.

J'ai fait demi-tour.
J'arrive sur lui. Il s'est déjà calé dans ma trajectoire,
j'attrape le fascicule à la volée.

%

(Dans 36 heures je serai obligé d'y retourner, pour
payer le loyer. J'y pense tout le temps. Comment
contourner ça.)

%

Abri de tram.
Je m'adosse derrière la vitre, j'ouvre la double
page.

Une bouteille de parfum en deux dimensions sur
le papier glacé, il faut décoller la languette pour
sentir un échantillon. Je résiste.

%

Des colonnes en béton soutiennent l'autoroute.
L'autoroute vibre au-dessus de moi comme une
corde d'instrument. Je m'arrête nez en l'air au
passage d'un camion qui vrombit.

Je n'ai pas jeté l'imprimé publicitaire. Les lettres floquées brillent sur le papier, je crois que je voulais garder une preuve, un souvenir brillant. Je cherche, j'échoue. On en revient toujours là. Comme si c'était ça le vrai nœud de force. Quand je baisse les yeux, une voiture roule vers moi, lentement. Phares bleus. Police Nationale.

Après le contrôle, j'ai continué à marcher droit devant.

%

Le flic qui a examiné le prospectus pour voir si c'était pas de la drogue, j'ai bien senti qu'il avait hésité à soulever la languette de l'échantillon de parfum.

L'échantillon est resté scellé, sinon je l'aurai jeté.

Il est à moi ce souvenir de premier effluve.

Premier de ma collection.

Néroli et accords ambrés.

—

Tellement de liberté
que j'ai failli voir votre cœur-vérin
que j'ai failli en crever

Alors vous m'avez envoyé
au règne des pointeuses
les mains dans la boue bleue.

Ailleurs



Pour retrouver mon calme le soir j'ai souvent recours à la technique de se projeter dans un endroit rassurant. Tout le monde connaît, je crois que ça doit venir de la sophrologie à la base (?), en tout cas depuis tout petit on m'a conseillé d'imaginer que je me repose sur une plage quand ça ne va pas trop. Ça devait être le sommet de l'imaginaire détendu à l'époque, la plage. Moi la nuit quand j'arrive pas à couper le cerveau je commence par la respiration profonde, ensuite je visualise un ailleurs bien à moi, plus personnel. Des lieux que j'ai vraiment visité et où je pourrais m'imaginer vivre une vie détachée de toutes les contraintes humaines.

Ça fonctionnait correctement jusqu'à la semaine dernière.

Pour dormir, ma technique de relaxation mentale (qui se rapproche de la méditation transcendentale si j'ai bien compris) c'est d'essayer d'empêcher les pensées de se former dans mon esprit, en me concentrant sur une image inexistante. Je fais une sorte de mise au point sur le vide, dans ma tête, et dès qu'une connexion ou une idée jaillit comme une étincelle pour me sortir de ce vide, je me reconcentre sur le rien, jusqu'à ce que ces petites douleurs surgissantes s'arrêtent. À la place, si j'y arrive, des teintes apparaissent, des formes, des

textures que je me force à visualiser le plus longtemps possible. Au bout d'un moment une image plus complète se dessine, puis évolue. Je la laisse m'emmener. Elle se distord, devient autre chose, parfois je vois des trucs précis comme dans une photo surréaliste, mais ça ne dure jamais très longtemps. Quand l'effet est vraiment efficace je dois m'endormir trop vite pour pouvoir en profiter. Il y a quelques jours j'ai commencé par me projeter au sommet d'une colline que j'aime bien, sur laquelle un cyprès très haut me sert de point d'accroche. Posé sur la pointe noire de l'arbre je regarde les alentours, il fait nuit, les lumières sont allumées dans les toutes petites fenêtres des maisons lointaines. Petit à petit, avec l'exercice de respiration, les pensées se dissipent, le vide se fait derrière les yeux. La nuit se fronce en bleu-mauve, je laisse ce mélange sans tiraillements se répandre, comme une aquarelle sombre. Je n'ai plus besoin de porter mon poids, de réagir aux étincelles. Elles ont cessé, je me transporte sans aucun effort.

Je ne savais pas que cette place existait en moi. J'aurais préféré ne jamais l'entrevoir. Ce n'est pas un lieu, peut-être une dimension. Une probabilité. Agglomérat d'existences, de souffrances. Comme si on *farmait* là-bas les étincelles neuronales, celles que j'essaie de fuir, sous forme de charge fusionnelle. Une masse engluée. 127 corps, toujours inervés, plus tout à fait

humains mais maintenus en vie organique et spirituelle.

Un seul métabolisme composé d'une centaine d'êtres amalgamés, encore conscients. Nous sommes 127, et moi je ne suis qu'un morceau de cette chair à neurones, un organe, un appendice.

Lorsque j'en suis revenu, au milieu de la nuit, j'ai espéré ne plus jamais retourner là-bas. J'avais tellement peur, j'ai même prié. J'ai honte de l'admettre.

Depuis je regarde des séries pour m'endormir devant l'écran, et ne plus jamais repartir ailleurs.

—

C'est un vieux médiateur pénal, sénile de 80 ans, qui m'avait envoyé là-bas. Je n'étais pas assez inquiétant pour un vrai tribunal : le travail forcé devait me remettre sur le droit chemin.

**« Ici on fournit un service client exceptionnel »
annonce l'instructeur.**

Je lève les yeux. Les noms magiques des tours sont illisibles d'en bas, mais ici, au 38e étage, on a une vue imprenable sur le royaume des cieux.



REZ-DE-CHAUSSÉE

Maintenant que j'y suis, je me rends compte de mon erreur. C'était stupide de croire qu'un traducteur électronique suffirait pour se débrouiller en pays étranger. Surtout avec le changement d'alphabet : dans les rues, dans les magasins, toutes les informations utiles m'échappent. Je ne peux même pas deviner les directions indiquées sur les panneaux.

x

J'attends devant sa porte jaune. La logeuse devrait me laisser deux semaines pour la somme que je lui paye, mais on ne se comprend pas. Le boîtier traduit « cinq jours de pension. » Elle essaie peut-être de m'arnaquer. Je dois avoir une tête de candidat.

x

Une fois en possession de la petite clé qui ferme le cadenas de la chambre, vissé sur le panneau au-dessus de la poignée, j'y dépose ma valise emballée et je ne perds pas plus de temps. Le quartier des Monts de pierre est seulement à quelques stations de métro.

x

Les couloirs très propres sentent les fleurs sucrées. Sur les cartes affichées, seuls les chiffres des lignes de transport ne sont pas en caractères inconnus. J'ai un plan dans la poche, imprimé avant de quitter l'Europe. Avec mes annotations je me débrouille pour trouver mon chemin. Je suis l'itinéraire 21 sous des LED pâles mais aromatisées.

x

Rue du Jubilé.

L'immeuble ne ressemble pas à ce que j'imaginai.
Vu d'en bas c'est une façade aveugle, miroitante
et aveugle. Aucun point de rupture. Je longe sa
base. Tous les segments vitrés, opaques, sont
identiques.

x

Et je me rends compte que je ne suis pas seul à
errer sur les plaques de ciment blanc qui s'étalent
autour de l'adresse. Sur le trottoir d'en face, il y a
un homme. Qui vagabonde.

Il porte le costume de cadre des quartiers
d'affaires, mais son apparence ne me trompe pas.
Je sais reconnaître les yeux qui se perdent dans
les rez-de-chaussée de ville, pareils aux miens.

x

Comme je suis un étranger, et que toutes les
caméras sont entraînées ici, je décide de rentrer.
Deux vagabonds dans la même rue c'est deux
suspects de trop. Moi j'en ai vu assez pour
aujourd'hui. Je ne sais pas ce que l'autre cherche,
mais il faut que je dorme. Pour rattraper le
décalage. Et pour recevoir les prochains signes.

Toi qui lis ce récit, que je gratte entre les cabines
téléphoniques couvertes d'annonces et les
lavomatics mal chauffés, tu connaîtras que j'ai fui
pour accomplir les visions qui se manifestent à
moi lorsque je dors, la nuit.

—

Tu peux changer d'état,
en invoquant ton animal.

Chaque coup porté dans les murs et les
cloisons parvient au cerveau primaire, par le
conduit auditif, mais sous ta forme animale les
sons déclenchent des charges souvenirs.

15

Quel totem es-tu ?

Grillage pour éviter les patrouilles

Rasoir pour filer sur la foule

Lynx d'ascenseurs



Bendo

Derrière chaque cité chaque « quartiers »
il y a les buissons où hommes viennent
sucrer

La convergence occulte. Minets sportifs,
papys blédards, dalleux à canette, la
sève jusqu'aux yeux.

Le quartier porte un nom de poète ou de
peintre
Rarement celui d'objets du quotidien

Si tout le monde sait où venir chercher
le plaisir vite consommé entre mecs,
pourquoi le secret est-il si bien gardé ?
Si proche du bendo, qu'on fait semblant
de l'ignorer. Une légende.

Deux chemins de pèlerinage sortent de la
zone. L'un mène aux agences d'intérim,
l'autre à soi. C'est merveilleux mais
c'est risqué.

Depuis la route on voit le bât' 16
éventré. On sait pour les trafics.
On ne voit pas le sentier qui entoure les
jachères, les transfo
au nom doux comme le miel, *pédés*.

*Comment oublier les grues de chantier
et le pain au goût de drap.*



troisecoles.noblogs.org

ortaviz.itch.io

Auteur

Wilem Ortiz

Janvier 2024

Textes diffusés sous licence libre

Creative Commons Attribution 4.0

